This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

La propagande et la démocratie

par M.J. ELLUL.
Professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux et à l'Institut d'Etudes Politiques.

*

Les spécialistes américains de la propagande et généralement des études politiques sont, depuis une quinzaine d'années, assez inquiets des effets sur la démocratie, des moyens de communication de masses, utilisés par des spécialistes connaissent de mieux en mieux certaines techniques d'action psychologique. La question est assez décisive, je pense, pour notre société : est-ce qu'il est possible de maintenir une démocratie, alors que l'on sait comment manipuler l'âme, la pensée, l'opinion des hommes ? Si l'on peut obtenir le consentement de l'homme sans qu'il le sache, sans qu'il le veuille, si l'on peut structurer une opinion publique, si l'on peut édifier techniquement des mythes, des croyances, que signifient alors les principes que l'on considère comme toujours valables, les caractères que l'on tient pour toujours essentiels dans la démocratie ?

Par exemple, le pouvoir, dira-t-on, repose sur la volonté du peuple. Oui mais qu'arrive-t-il si le pouvoir peut faire cette volonté du peuple ? On dira encore : l'état est l'expression de la nation. Oui mais qu'arrive-t-il, si l'état peut construire la nation ? On voit le cercle qui se ferme. Qu'est-ce qui détermine l'autre ? La volonté nationale qui détermine le pouvoir ou le pouvoir qui détermine la volonté nationale ?

Effectivement, le problème est posé de telle façon qu'il semble que, de plus en plus, les moyens techniques entraînent dans un certain sens l'opinion, modifient dans un certain sens l'homme. Si bien que le pouvoir politique devient maître de la situation et que l'on ne pourrait plus à la limite parler de démocratie. Or, il ne faut pas récuser la question en disant : ce n'est pas possible, la propagande n'est pas si efficace que cela, les moyens d'influence ne sont pas si importants.

Il y a eu depuis vingt ans d'immenses progrès qui ont été faits dans les connaissances sociologiques, psychologiques, dans l'analyse des techniques d'influence de masses et d'action sur les individus. Parmi les spécialistes, presque plus personne ne doute de l'efficacité de ces moyens et de la profondeur de ces techniques de propagande. Ceux qui actuellement récusent l'efficacité de la propagande, ce sont généralement des humanistes, des philosophes, des moralistes, qui ne connaissent pas bien les techniques en question et n'ont pas analysé de près les effets de ces moyens et qui, au contraire, ont une confiance inaltérable, idéaliste dans une nature de l'homme qui serait intangible.

Je crois qu'il faut prendre très au sérieux en définitive l'inquiétude des spécialistes et des techniciens qui va très loin.

D'autre part, on ne peut pas non plus se réfugier derrière l'objection facile ; après tout que la démocratie ne fasse pas de propagande. Tel politologue serait tenté de dire : « la grande différence entre un régime démocratique et un régime non-démocratique, c'est que l'un ne fait pas de propagande, l'autre fait de la propagande ». En fait, maintenant, la démocratie ne peut plus échapper à cette sorte d'obligation de faire de la propagande.

Un petit exemple : dans le jeu interne même de la démocratie, il est évident que l'on ne peut pas éviter de faire de la propagande, étant donné que la concurrence entre les partis suppose justement l'existence d'une certaine propagande. Au moment des élections, nous trouvons une forme mineure de la propagande, la propagande électorale. Mais on ne peut pas éviter de faire de la propagande, c'est typiquement la situation que l'on peut appeler démocratique. Or, tant que cette propagande se faisait au moyen de réunions électorales, au moyen de quelques affiches, de quelques

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

défilés, cela n'était absolument pas dangereux. Mais les partis politiques utilisent de plus en plus des moyens précis, méticuleux, approfondis et massifs de propagande.

Ils sont alors amenés manifestement à modifier les structures de l'opinion publique. D'autre part, il faut tenir compte du fait que l'emploi massif de ces moyens de propagande coûte extraordinairement cher. Il n'est pas à la portée de tous les partis de louer la télévision. Si bien que l'usage des grands moyens de propagande conduit à un certain renforcement des partis les plus puissants et les plus riches et, petit à petit, réduit la chance au départ d'un nouveau parti. Actuellement, fonder un nouveau parti suppose des moyens financiers gigantesques, précisément pour des raisons de propagande, et si on ne fait pas une propagande au niveau des autres, on n'a aucune chance de réussir.

Oui, mais, dira-t-on, malgré tout, il reste que dans la démocratie il y a plusieurs propagandes contradictoires. Comme on l'écrivait dans *Le Monde*, il y a quelque temps ; « après tout, quand je vois sur le mur « Oui » et puis quand je vois sur l'autre mur « Non », je reste absolument libre de choisir. Je reste, par conséquent, le citoyen conscient, libre, choisissant entre un oui et un non et parfaitement capable de faire moi-même mon opinion ». Or, je crois que ceci n'est absolument plus exact justement à cause des techniques nouvelles de propagande que je ne puis analyser ici.

Mais, de toutes façons, ces techniques de propagande agissent soit par choc, par punch brutal, violent, profond, (pas simplement le choc visuel ou le choc auditif), soit par suggestion qui tend à obtenir de l'individu une action, un comportement qu'il n'a pas réfléchi, qu'il n'a pas voulu, sur lequel il ne s'est, en définitive, pas décidé. Or, un homme soumis à plusieurs propagandes contradictoires de ce type, reçoit des chocs successifs qui ne le laissent absolument pas libre de choisir.

Lorsque nous sommes soumis à ces pressions de la propagande, nous ne sommes pas en présence de deux opinions académiquement présentées entre lesquelles nous choisissons, mais dans la situation d'un homme placé entre deux boxeurs, un à droite, un à gauche, et qui nous boxent des deux côtés. Psychologiquement, c'est exactement cette situation.

Si bien que le fait qu'il y ait plusieurs propagandes, je pourrais dire va empirer la situation à un certain point de vue, va rendre la situation de l'homme, en tous cas, plus angoissée, plus tragique, plus tendue. Il y a deux vérités aussi écrasantes, aussi écartelantes qui se présentent, on ne sait pas à qui se fier en définitive.

Voici dons la propagande agissant à l'intérieur de la démocratie et que la démocratie ne peut pas éviter. Mais bien plus, la démocratie est obligée de se lancer dans la propagande pour des raisons externes. Un défi, nous le savons bien, est porté à la démocratie, depuis bien longtemps, depuis 1921 au moins, par des régimes autoritaires, qui font une propagande unitaire, massive et qui obligent progressivement la démocratie à se situer sur leur terrain. Se situer sur leur terrain parce que nous sommes devant une concurrence d'efficacité. Les régimes démocratiques ne peuvent pas refuser le combat, car maintenant c'est vraiment un défi qui est porté. Il ne faut pas oublier que le grand critère historique actuellement, c'est le critère de la réussite. Il faut que la démocratie réussisse.

Cela implique l'emploi de l'action psychologique. Action psychologique, par exemple, à l'extérieur envers les pays neutres, vers le tiers monde. En définitive, la seule question est de savoir où est-ce qu'il va basculer ? Cyniquement, il faut bien poser la question comme ça. Or, le véritable moyen d'action ici, c'est l'action psychologique. Nous savons bien que l'on peut faire des dons extraordinaires à tel ou tel pays, cela ne sert pratiment à rien si cela n'est pas utilisé psychologiquement.

Par conséquent, nous sommes vraiment en présence d'un choix à faire ; si le tiers monde doit basculer dans un sens ou dans l'autre, c'est par des moyens d'action psychologique que cela aura lieu. Et seulement par ces moyens là. Tous autres moyens étant qualifiés d'impérialistes, colonialistes, etc., Et voilà la démocratie obligée de se décider.

Ou bien encore, à l'intérieur même de son territoire, la démocratie est bien obligée de se défendre contre telle ou telle propagande totalitaire qui tend à ruiner la vie interne de la démocratie. Car, à partir du moment où un parti à tendance totalitaire existe, ce parti emploie les moyens de propagande les plus extrêmes et il n'y a que deux solu-

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

tions : ou le laisser agir, et il gagne, ou alors employer les mêmes armes pour défendre le citoyen contre ces tentations totalitaires, pour maintenir l'ouverture démocratique, pour maintenir le libre jeu des partis.

Dans ce défi qui est porté, il faut employer les moyens mêmes de l'ennemi. Et voilà alors comment l'affaire se trouve très mal engagée. Car, pour défendre la démocratie, il faut employer des moyens qui ne sont pas en définitive démocratiques.

Il faut, par exemple, arriver à créer une certaine unanimité, au sens étymologique, démocratique. Il faut arriver à *créer* une base commune.

En définitive, défendre la démocratie par ces moyens conduit à certaines attitudes, par exemple l'interdiction de telle propagande ou de telle forme de propagande, mais alors c'est la censure. Cela conduit à certaines modifications institutionnelles, par exemple le contrôle et la centralisation progressive de tous les moyens de communication de masses. Si on veut faire une action psychologique efficace, il faut sans aucun doute en arriver là. Bien plus, si l'on veut faire une action psychologique efficace, il faut abandonner certains principes que nous tenons pour profondément liés à la démocratie, par exemple le respect de la personne. Car, à partir du moment où l'on est décidé à agir sur la conscience, sur la pensée de celui qui est en face de vous sans qu'il s'en rende compte, on ne peut plus parler de respect de la personne. De même, il n'est plus possible non plus de respecter certaines des valeurs qui étaient traditionnellement le fondement de la démocratie.

Prenons un exemple, parce qu'il est justement très subtil : la vérité. Je ne dis pas que la propagande ment. Au contraire. Plus nous avançons, plus la propagande devient liée à l'information, identique à l'information et utilisant la vérité. On sait très bien qu'une propagande à base de mensonge finit toujours par avoir, ce que les pyschosociologues appellent le fameux « effet boemerang », c'est-à-dire qu'un jour on décèle le mensonge et alors brusquement l'argument revient contre celui qui a fait de la propagande. Donc maintenant, on fait une propagande à base de vérité. Quand je dis que nous sommes en plein mépris des valeurs, c'est que l'on respetce la vérité, non pas parce qu'elle est la vérité, mais parce qu'elle est l'instrument le plus efficace pour finir par faire faire à l'homme ce que l'on a envie qu'il fasse.

C'est là exactement que nous atteignons le vrai mépris de la valeur qui n'est pas la négation de la valeur, mais son utilisation à contre-sens, exactement d'elle-même. C'est une opération que je crois ruineuse pour la démocratie toute entière. Ruineuse non seulement pour les institutions parce que l'on est conduit, petit à petit, à modifier la structure psychologique de l'individu, et cela quelques soient les moyens employés, quelques soient les motifs que l'on ait, quelques soient les contenus de la propagande. Le contenu idéologique, théorique, doctrinal de la propagande ne change pas beaucoup les effets psychologiques et sociologiques de l'appareil technique de propagande. Prenons une comparaison. La télévision a certains effets sur la rétine, la brillance de l'écran de télévision fatigue de l'œil par exemple. Ceci se produira, quel que soit le spectacle. Que le spectacle soit bon ou mauvais, qu'il soit moral ou immoral, qu'il ait une qualité esthétique ou qu'il n'en ait pas, l'effet sur l'œil sera exactement le même. Il y a donc deux sortes d'effets totalement différents ; il y a l'effet du spectacle lui-même qui peut être beau, qui peut être laid, qui peut être moral, qui peut être immoral, et il y a l'effet biologique sur l'organisme.

Or, dans la propagande, c'est exactement le même problème, il y a toujours deux effets. Il y a l'effet immédiat, l'effet direct, l'effet le plus simple, celui que l'on cherche à obtenir lorsque l'on fait de la propagande, (on cherchera à vous faire voter dans tel sens, on cherchera à vous faire signer tel papier, on cherchera à vous faire manifester sur telle place, etc.). Mais, en outre, l'utilisation des techniques psychologiques et des instruments matériels de la propagande produit un certain nombre d'effets psychologiques qui ne varient pas quel que soit le contenu de cette propagande. Que l'on diffuse des idées démocratiques ou des idées totalitaires, en réalité on aboutit à certaines transformations psychologiques de l'homme qui restent les mêmes.

Le type de l'homme propagandé est maintenant assez bien analysé, assez bien connu, c'est un homme que l'on pourrait caractériesr par les trois éléments suivants : c'est un homme qui est en situation perpétuelle d'autojustification, constam-

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

ment juste à ses yeux, qui considère que toutes ses idées sont rigoureusement exactes, qui ne tolère aucune contestation, aucune discussion et qui a éliminé ce que nous pourrions appeler le discours, c'est-à-dire qui obéit à un certain nombre d'évidences certaines, manifestes, et qu'il ne peut pas tolérer de voir mises en question. L'homme propagandé est toujours reconnaissable au fait qu'il ne tolère aucune mise en question de ce qu'il croit être ses idées et ses opinions, qui en réalité lui sont attribuées, lui sont données de l'extérieur, parce qu'il s'estime lui-même juste. Or, l'une des armes les plus efficaces de la propagande consiste à dire à l'homme : « tu es juste si tu fais ou si tu penses cela ».

L'homme propagandé est, d'autre part, un homme qui généralement est dissocié au point de vue psychologique, en particulier au niveau de l'opinion et de l'action, qui n'a pas de continuité entre sa pensée et son action, entre son opinion et son comportement. Ceci n'est pas spécifique, mais accentué. C'est ce que mettent en lumière en particulier les sondages d'opinion publique dont, maintenant, on connaît assez bien et la valeur et les limites, et un certain nombre d'explications de contradictions profondes. C'est un des effets de l'action psychologique de dissocier l'homme entre une action et une pensée discordantes, entre une opinion et un comportement discordants.

Enfin, cet homme subit une cristallisation psychologique, un durcissement de ses opinions, un renforcement de ses préjugés, de ses stéréotypes, en même temps qu'une grande schématisation de la pensée. C'est un homme qui pense par catégories, par critères tranchés, qui pense en blanc et noir avec une sorte de quadrillage de pensées toutes prêtes qu'il colle sur la réalité et au travers duquel il interprête toute la réalité.

L'homme propagandé est un homme qui ne sera jamais sensible à la réalité des faits. On peut lui dire : « enfin, voilà un fait ». Il répondra : « non, ça, ce n'est pas le fait, voilà la réalité du fait ». Et la réalité, pour lui, c'est son interprétation au travers d'un certain schéma.

Ce type d'homme finit par être exactement l'inverse de ce que l'on nous a présenté comme étant le citoyen démocratique. Il vit dans un univers de mythes, il obéit à un certain nombre de réflexes conditionnés. Cet homme peut avoir, des *convictions* démocratiques, mais il aura toujours un comportement totalitaire. Il peut très fermement se dire démocrate, et il se comportera dans la vie politique ou dans la vie de tous les jours comme un totalitaire, en définitive.

Voici le problème. Faut-il alors, par suite de cette action de la propagande, dire que la démocratie est fondamentalement condamnée ? Et plus que la démocratie, je pense, l'homme lui-même ? Logiquement, oui. Mais, si je le croyais, si je croyais que la partie est jouée et finie, je me tairais.

Je suis bien convaincus, que le problème est d'une extrême gravité, d'une grande difficulté, mais que la solution n'est pas encore donnée. Qu'il y a encore une possibilité de jeu. Mais qui nous demande un certain effort. Le fait de la propagande nous oblige à repenser tout ce que nous savons de la démocratie.

Il s'agit d'abord que nous comprenions que la démocratie n'est en définitive pas une doctrine, que ce n'est en définitive pas un certain type d'institution, que maintenant elle en arrive à être une certaine manière d'être, une certaine manière de penser, une certaine manière de se comporter. Qu'il y a autrement dit continuité entre l'être que nous sommes dans la vie de tous les jours, et puis cette forme d'expression de notre personne qui jusqu'à présent, pouvait n'être que politique, mais qui, en définitive, tend à devenir globale, à devenir un élément indissociable de notre personne. Je ne veux pas dire que l'institution, que les institutions soient sans importance, certes pas, mais le vrai problème, c'est en définitive le problème de l'homme lui-même et de savoir si cet homme va être démocratique ou non.

L'action de la propagande fait, en effet, apparaître un lien étrange entre ce qu'il y a de plus profond dans l'homme et la démocratie. Je voudrais arriver à dire clairement qu'il ne me paraît pas possible maintenant, aujourd'hui, de dissocier, justement à cause de la propagande, l'être le plus profond de l'homme et la démocratie. La démocratie, ce n'est plus une affaire du citoyen, la démocratie, ce n'est plus une affaire extérieure, la démocratie, ce n'est plus une affaire de vote, d'expression temporaire d'une opinion, c'est vraiment le choix et le destin de l'homme. Car, il s'agit en définitive d'affronter la propagande au niveau le plus profond qui est celui de l'homme tout

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

entier. D'un côté, il y a ces moyens, qui peuvent nous atteindre très profondément, ces moyens contre lesquels et sur lesquels, en principe, nous ne pouvons rien, car nous pouvons peu sur la presse, sur la télévision, etc. Il y a ces moyens utilisés par des techniques d'action psychologique qui nous atteignent, qui nous saississent de plus en plus profondément. Mais, c'est l'homme que ces moyens saississent c'est l'homme qui est, en définitive, atteint ; c'est-à-dire, ces moyens n'ont pas d'efficacité en soi, ces moyens n'existent pas par eux-mêmes. Ils n'existent que par rapport à l'homme. Ils n'ont d'efficacité que dans la mesure où nous leur laissons cette efficacité, que dans la mesure où ces moyens usent de nos faiblesses. En somme, la propagande, tout l'énorme appareillage matériel et psychologique de la propagande n'a de puissance que dans la mesure de notre faiblesse.

La force de la propagande, c'est qu'en réalité elle répond aujourd'hui à nos besoins et à nos paresses. Elle répond à nos besoins, ceci demanderait de très longues explications que je ne puis fournir ici. Nous sommes au milieu d'un monde politique très compliqué et nous avons un besoin extraordinaire d'explications et nous n'avons pas le temps, de les chercher. Celui qui va nous fournir l'explication, la clé, le cadre, le schéma qui nous permet de comprendre, c'est juste ce que nous demandons, ce dont nous avons besoin, ce que nous espérons. C'est parce, qu'en définitive, nous ne savons pas comment comprendre les problèmes économiques, politiques, sociaux, etc., que nous allons vers celui qui nous fournit une pseudocompréhension, une soi-disant compréhension et à ce moment là, la propagande nous saisit au niveau de notre besoin.

De même, dans un monde qui est passablement troublé, passablement tragique, dans un monde dont nous ne savons absolument pas quel va être le destin, nous avons extraordinairement besoin d'être rassurés, d'être fortifiés et qu'on nous dise : « mais non, l'avenir est devant vous, au contraire, il va être absolument extraordinaire et admirable » nous avons besoin d'être rassurés et justifiés dans ce monde, de nous sentir bien à notre place, de nous sentir bien dans ce que nous faisons, de ne pas céder à l'angoisse, à la mauvaise conscience, etc. Nous avons besoin de cela et c'est justement ce que la propagande veut nous offrir. C'est donc au niveau de notre besoin que la propagande nous saisit.

Nous avons besoin d'unanimité. Evidemment, il n'est pas agréable de vivre dans les conflits, dans les tensions, dans le médiocre quotidien, dans les heurts permanents, dans les oppositions d'opinions, nous préférerions le grand mouvement de masses, beau, magnifique, unanime, où l'on se retrouve tous dans cette collectivité, etc. Nous préférerions de beaucoup cela, nous en avons besoin, et c'est justement ce que la propagande vient nous offrir. A ce moment, comment se défendre ?

En ayant cet extraordinaire courage d'accepter une condition d'homme déchiré, partagé, qui n'a pas de conviction tellement claire, tellement certaine, qui ne voit pas un avenir tellement facile et tellement ouvert, qui n'a pas l'explication de tous les problèmes ; un homme qui se débat comme il peut, jour après jour, qui est capable de remettre en question ses opinions, qui refuse les grands courants d'unanimité, les grandes justifications, etc. Si nous acceptons cette condition difficile d'homme, alors nous privons la propagande d'un de ses moyens les plus sûrs. Et je disais également que la propagande nous atteint par nos paresses, notre goût de la passivité, notre tendance constante à remplacer la réflexion par des croyances. Et, cela, je pense que c'est une des plaies du monde politique, de remplacer la réflexion par des croyances, de céder à tous les emportements sociologiques, d'entrer dans tous les mythes de notre temps, etc. Là aussi, c'est la solution de facilité.

Etre un homme qui accepte de vivre une vie difficile, une vie contestée, une vie qui se heurte effectivement à la réalité quotidienne et à la réalité du politique et de l'économique, c'est justement vivre comme un homme qui se défend vraiment contre la propagande, qui ne cède pas à la propagande. Ainsi tout peut être perdu si nous acceptons les solutions simples à nos besoins, si nous cédons à la facilité de la propagande, mais rien n'est encore actuellement perdu.

Mais cela suppose la révision de notre conception de la Démocratie. En premier lieu, cela implique la récusation radicale des formules sans contenu, concernant la démocratie « massive » ou « populaire », ou « organisée », ou « le plan démocratique ». Mais, en même temps, il n'est pas question de revenir en arrière, à une démocratie

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

du XIXe siècle. Et nous verrons pourquoi tout à l'heure.

En second lieu, il nous faut comprendre que cela implique une démocratie-choix, décision, volonté. Autrement dit, il faut abandonner toutes nos méthodes habituelles de penser la démocratie. Démocratie conforme à la nature. Cette vue idéaliste de la fin du XVIIIe siècle, est encore très répandue. Ainsi d'innombrables travaux de sociologues américains sur des microgroupes essaient de démontrer que c'est dans un groupe organisé démocratiquement qu'il y a le plus d'équilibre, le moins de tensions, le plus d'adaptation.

De même, la conviction habituelle de la gauche : la démocratie est le régime « normal », ce que l'homme finalement souhaite en exprimant sa nature (et l'on se réfère à tous les mouvements d'indépendance très évidemment démocratiques). Un régime non démocratique apparaît comme contre nature. Bien d'autres tendances du même genre peuvent se résumer « Laissez faire la nature, et vous aurez la démocratie ». Aujourd'hui, en présence du phénomène politique inscrit dans le milieu technique, il faut renverser cette proposition et dire : « Laissez faire, et vous aurez la dictature ».

Pour d'autres, la démocratie est aussi un produit nécessaire, un fruit inmmanquable, mais cette fois, de l'Histoire. Le « sens » de l'histoire débouche dans la démocratie. Elle se fait... spontanément. Et c'est la même démission de l'homme, qui attend que l'histoire fasse quelque chose ! Mais à partir de cette première démission, qui repose sur une croyance, il ne peut pas y avoir de démocratie, car à aucun moment l'homme ne reprendra sa responsabilité, et d'ailleurs il sait d'avance que quel que soit le régime réel où on débouche, ce ne peut être qu'une démocratie !

Enfin, cette démission et cette passivité se marquent sans aucune raison, sans aucune philosophie, sans aucune croyance, par l'attitude la plus courante qui consiste à s'installer dans une situation toute faite, à s'asseoir paisiblement dans la démocratie — celle-ci étant inconsciemment considérée comme un donné tout naturel, comme un acquis irréversible. Et tout le reste paraît alors bien anormal, bien curieux. On vit gentiment sur tous les lieux communs concernant la souveraineté du peuple, l'égalité, la liberté, les ancêtres Jacobins et l'instruction pour tous. Parfois, on se mobilise en meetings pour « défendre la démocratie ». La démocratie ne se défend pas, car elle n'est pas un capital, une place forte ou une formule magique (*i.e.*-constitutionnelle) la démocratie se veut par *chaque* citoyen. La démocratie *se fait* chaque jour, par chaque citoyen. Si nous adoptons les vues paisibles d'un donné démocratique, alors tout est perdu. Il faut, au contraire, comprendre que la démocratie aujourd'hui ne peut plus être que volonté, conquête, création. Il faut admettre qu'elle est exactement le contraire de la pente naturelle et historique — contraire à notre paresse à notre aveuglement, à notre goût du confort et de la tranquilité, contraire à l'automaticité des techniques et des organisations, contraire à la rigueur toujours plus grande des structurations sociologiques, contraire à la complication croissante de l'économie. Et nous devons, dès lors, nous convaincre qu'elle est toujours infiniment précaire, remise en question, de façon mortelle, par chaque progrès. Elle est toujours à reprendre, à repenser, à recommencer, à reconstruire. Bien plus ! Aujourd'hui comme hier (avec peut être d'autres motivations), la démonstration de Tocqueville, selon quoi la démocratie se condamne elle-même par sa propre évolution interne, reste vraie. Dès lors, elle est plus que jamais le fruit d'une décision, d'une pratique vigilante, d'un contrôle de soi-même et d'une volonté publique. Or, il faut que chaque citoyen le veuille (et non pas quelques leaders de groupe, ni une masse encadrée défilant en hurlant). Et ceci déjà nous montre combien peu de chance nous avons d'accéder à la démocratie. Mais si chaque citoyen ne le veut pas, alors le régime établi sera forcément de type aristocratique, et dans le style autoritaire impliqué par les progrès techniques. Et si le citoyen est fabriqué pour entrer dans la démocratie, alors celle-ci n'est qu'une pseudodémocratie, un jeu de formules et de règles juridiques, mais non pas l'expression de l'homme.

Or, la situation paraît plus désespérée encore lorsque nous réfléchissons à l'objet du choix et de la volonté. L'homme doit vouloir la démocratie, mais où est donc cette démocratie ? Il s'est produit depuis un siècle et demi une évolution générale qui a modifié les possibilités de la démocratie, et qui a progressivement exigé un approfondissement de la visée démocratique. On est parti des niveaux

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

les plus superficiels, et nous atteignons maintenant les niveaux les plus profonds. Au début, la démocratie fut purement « politique » au sens superficiel du terme. Il s'agissait de constitutions, d'organisation du pouvoir central, de lois et de tribunaux, de règles et de principes, de « droits de l'homme », et de séparation des pouvoirs. Et c'est toujours la même tendance poursuivie dans la recherche du système électoral le plus adéquat, la structure des parti etc. Mais on s'aperçut que tout cela était bien superficiel, n'assurait finalement pas la démocratie, car les institutions doivent être l'expression d'une certaine structure socio-économique. Si la société n'est pas en elle-même démocratique, les institutions ne servent de rien, et finalement la démocratie n'existe pas, le discours démocratique n'est qu'un faux semblant, une illusion. La critique de Marx est décisive, il suffit d'y renvoyer. Mais en même temps, cette désillusion ne pouvait conduire à un jugement purement négatif. Il apparaissait bientôt que la démocratie juridique n'était pas un simple mensonge, elle était aussi un point de départ : il fallait pousser au-delà, en réalité, il fallait creuser plus profond. La démocratie devait s'établir à un autre niveau. Et l'on a tenté la quête de la démocratie sociale et de la démocratie économique. Au début, il y eut confusion des deux, ou plutôt malentendu. La plupart de ceux qui parlaient de démocratie économique entendaient par là démocratie sociale. (La plupart, mais non pas K Marx). On s'est alors orienté vers l'égalisation des conditions, la diffusion du confort, la hausse des salaires inférieurs et le resserrement de l'éventail des salaires, la ponction des salaires élevés et leur redistribution par la voie de l'Etat, l'institution de sécurités de tous ordres, la diffusion de l'instruction et la démocratisation de l'enseignement, la culture de masse et les loisirs constructifs, la possibilité d'un habitat décent pour tous. Mais, très vite, on se rendit compte également que cette démocratie sociale était infiniment fragile si elle ne reposait pas sur un fondement plus profond et plus solide. De même que la démocratie juridique n'est rien sans la démocratie sociale (mais l'exige et y conduit), de même la démocratie sociale n'est rien sans une démocratie économique, et l'exige et y conduit. Y conduit ? Certes ! Car les acquisitions énumérées plus haut amènent l'homme quelconque à désirer une participation plus grande à l'économique, à augmenter son pouvoir dans la société. Or, toutes ces acquisitions peuvent être aisément remises en question si la démocratie économique n'est pas acquise. Participation du peuple aux grandes décisions économiques, à la gestion des entreprises, à l'élaboration du plan, à l'orientation de la production, au niveau de l'emploi, à la redistribution du revenu national. Et c'est à ce point que la plupart des démocrates aujourd'hui sont arrivés, c'est à ce niveau qu'ils se situent, c'est là maintenant qu'ils placent le débat (avec un retard d'un siècle par rapport à Marx). Il est bien vrai que c'est à ce troisième niveau de profondeur que l'on risquait d'arriver à un fondement plus solide de la démocratie. Mais ce problème est déjà dépassé. L'effort tenté dans ce sens tombe dans le vide et la phraséologie. Si les généraux sont régulièrement en retard d'une guerre, les politiques, les économistes sont aussi en retard d'une évolution. Lorsque l'on se battait pour établir la démocratie politique, la question était déjà dépassée par les faits, et ce qui se posait en réalité, c'était dès ce moment la démocratie économique ! Aujourd'hui, on se bat pour cette démocratie économique. Mais elle n'est déjà plus possible à ce niveau, la question est déjà située à un degré plus profond. La croissance des techniques, l'intervention dans tous les domaines de la « classe » des techniciens, les procédés d'action psychologiques, la recherche d'une structuration systématique sociologique, la volonté de créer des processus démocratiques par la « mise en condition », tout cela fait que le débat est porté dans le cœur et le cerveau de l'homme individuel, dans sa relation personnelle avec les groupes auxquels il appartient ! C'est maintenant là, et là seulement, que le débat se joue.

Si l'homme est laissé à lui-même, à ses orientations, ses choix, ses responsabilités personnels, à son niveau, sans influence systématique, sans propagande ni *human relation* ni dynamique de groupe, ni information obligatoire, ni loisirs dirigés ni massification par la culture et l'habitat, alors, petitement, humblement, médiocrement, une démocratie peut éventuellement naître. Mais combien fragile, nouveau-né, convalescent...

Et ceci suppose une mise en question radicale de tout ce que nous appelons le rogrès. Comme la démocratie économique impliquait une mise en question radicale de la politique bourgeoise. Sinon si on poursuit l'emploi des mécanismes d'adapta-

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

tion, de conformisation, de structuration interne de l'homme « pour qu'il soit apte à jouer le rôle qu'exige le progrès », alors cet homme ne sera plus qu'un agent (essentiel) d'une machine sociale, la démocratie économique est une dérision, la démocratie sociale consiste à distribuer des objets pour satisfaire les besoins conformisés d'autres objets. Or, il faut bien se rendre compte que nous sommes vraiment en présence d'un choix. Nous avons eu à comprendre, difficilement, au travers d'un siècle de tâtonnement que les institutions politiques de la démocratie ne conduisaient pas automatiquement vers la liberté, l'égalité, et ne produisaient pas *ipso facto* la démocratie économique. Aujourd'hui, nous devons prendre conscience, de façon aussi dure, aussi pénible, que la démocratie économique ne conduit pas automatiquement à la démocratie humaine, ne produit pas *ipso facto* l'homme démocratique. En ce sens, le marxisme est vraiment dépassé. Tant que le vrai problème était celui de l'aliénation économique, on pouvait légitimement conclure comme l'a fait Marx que, cette aliénation finissant, l'homme deviendrait pleinement homme.

Mais une nouvelle agression a paru, une nouvelle aliénation, qui remet ce processus en question, ou plutôt, l'aliénation politique, qui, au temps de Marx était en effet illusoire et superficielle, est devenue maintenant décisive, par les moyens nouveaux que l'Etat peut employer. Le problème est celui de la possession intérieure de l'homme par les pouvoirs, étatique ou technocratique, de l'organisation d'un faux semblant de liberté reposant sur une aliénation fondamentale ; de l'organisation d'un faux semblant de responsabilité, reposant sur une démission collective systématisée, de la fabrication d'un faux semblant de personnalité reposant sur une intégration et une massification radicalisées. Dans ces conditions, le marxisme est un acquis, mais n'est plus ni une solution ni un remède. Or, plus le débat s'approfondit, plus il devient difficile. Il était plus difficile d'inventer la démocratie économique, que la démocratie juridique et constitutionnelle. Il est aujourd'hui plus difficile encore d'inventer la démocratie humaine, de vouloir l'homme qui y correspond, de le choisir. Car, nous sommes à un niveau de profondeur où tout devient plus aléatoire. Nous sommes en présence d'un ensemble de mises en question beaucoup plus graves que ne le furent celles de la bourgeoisie ou de la propriété privée. Nous sommes en présence d'une option qui ne peut pas être prise par un homme ou un groupe ou un parti *pour les autres, à la place* des autres. C'est tous, ou ce ne sera rien. Nous sommes en présence d'un choix qui doit être fait personnellement, mais qui en *même temps* implique des transformations politiques et économiques. Et c'est ici que l'immensité de la tâche apparaît, c'est pour la première fois que la personne et l'institution doivent être mises en cause ensemble, décidées ensemble, car si l'homme est vraiment homme, cela doit s'inscrire (et je dirai : aujourd'hui, cela ne peut que s'inscrire) dans un certain comportement politique, dans certaines inventions partant de la base.

L'homme vraiment homme ? Hélas... depuis le temps que la question se pose ! Qui le définira ? Je ne pourrais ici que tracer quelques options à faire, en affirmant ce que je crois, et qui me paraît indispensable pour qu'il y ait démocratie, tout en rappelant une fois de plus qu'il ne saurait être question de « fabriquer » cet homme de l'extérieur par les moyens d'action psycholgoiques ! (1). Il s'agit, me semble-t-il d'abord, d'un homme raisonnable. Ce qui, bien entendu ne signifie nullement rationaliste. Il ne peut y avoir de démocratie humaine que si l'homme est décidé à tout ramener à l'usage d'une droite raison, d'une froide lucidité, qui implique une grande humilité intellectuelle, car au niveau de la raison cet homme apprend à tenter de juger par lui-même ; il reconnaît alors les limites et l'incertitude de son information, la relativité de ses idées et de ses opinions, l'utilité humble des institutions qu'il ne faut jamais exalter au-dessus d'un usage pertinent, mais non plus mépriser. Cet homme est alors appelé à tout passer au crible de cette raison, en amenant tout ce qu'il est possible dans le champ de sa conscience claire. Tout... c'est-à-dire ses propres passions, ses propres préjugés, ses propres doctrines, en même temps que le corps social et les groupes dont il fait partie. Et dans cette prise de parti pour le raisonnable, il y a le rejet de toutes les exaltations, de l'appel à l'irrationnel comme expression plus élevée de l'homme, ou comme moyen d'action politique.

---

(1) Je me borne à indiquer très sommairement ces lignes de recherche qui seront longuement développées dans un ouvrage ultérieur.

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

Il y a récusation du sacré politico-social, et des forces obscures que l'on tente de déchaîner depuis un demi-siècle, tant au niveau personnel qu'au niveau collectif. Il y a refus des Mythes politiques ou économiques, fussent-ils les Mythes de la démocratie, du socialisme, du progrès, de la productivité, de l'histoire, comme ceux de la civilisation occidentale de la chrétienté, ou de l'Individu ; Il y a rejet de tous les idéalismes et des doctrines explicatives globales du Monde, de la Science, de la Société et de l'Homme dont le prototype aujourd'hui est Teilhard de Chardin, rejet de tout ceci, car ce sont les voies principales par lesquelles pénètrent en l'homme la propagande et toute l'action psychosociologique. Je ne porte pas ici un jugement de valeur ou métaphysique sur le Sacré, l'Irrationnel et le Profond, mais seulement un jugement de fait relatif à la vulnérabilité de l'homme quand il récuse le raisonnable au profit de ces forces. Or, aujourd'hui, cette vulnérabilité n'est plus à l'égard de Dieu, mais à l'égard d'autres hommes possédant les moyens d'abuser le manant.

Cet homme raisonnable sans lequel la démocratie humaine ne peut exister est celui qui, de même, restitue au langage sa valeur de raison, sa substance de communication et qui ne cherche ni un métalangage, ni un degré zéro du langage, ni une expression de l'inexprimable, ni un langage originaire, opposé au théorique et à l'artificiel. Bien sûr, nous savons bien que ce langage raisonnable est artificiel. Et après ? cela veut dire seulement qu'il faut le maintenir à son modeste usage d'outil, irremplaçable et sûr.

Vous voudriez le langage absolu ? la parole en soi ? Mais ici encore, je reproduis ma remarque précédente : je ne porte pas un jugement de valeur mais de fait. Ici encore, l'accession au langage mystique, hypnotique, est une ouverture totale à l'action de la propagande sur soi. Plus le langage perd son contenu et sa structure raisonnable, plus l'homme est livré au délire de la propagande. Or, cette propagande est faite pour vous introduire de l'intérieur dans le monde technicisé : vous désiriez retrouver le langage absolu, la nature du langage par-delà l'artifice, et voici que par un retournement singulier (mais non pas surprenant dans le monde où nous vivons) cette quête vous livre sans défense, à l'insertion profonde, à l'adaptation totale au monde le plus artificiel qui ait jamais existé. Il nous faut prendre garde à cette situation générale dans la société d'aujourd'hui, que les mécanismes montés des multiples techniques ont le pouvoir de retourner contre lui les meilleures intentions de l'homme. Enfin, cet homme raisonnable doit être capable de procéder aux prises de conscience, les plus dures et les plus honnêtes, les plus réalistes et les plus humiliantes, de sa *condition* d'homme dans *cette société là*. Et ce dur travail ne peut se faire que par l'usage de la raison.

Une autre dimension (que je me borne également à indiquer très vite) de cet homme démocratique qu'il nous faut choisir et décider d'être, est celle du respect. Respect absolu de l'adversaire, de l'autre, des minorités. Respect qui n'est absolument pas un libéralisme (indifférence envers la vérité, établissement sur un pied d'égalité de toutes les opinions). Respect qui n'est absolument pas une tolérance (on supporte qu'il y ait des divergences tout en les restreignant...). Ce respect me paraît impliquer deux orientations : la première est la valorisation de l'opinion des minorités qui doivent être d'autant plus favorisées qu'elles sont plus faibles. Et, par conséquent ,il ne saurait être question de démocratie massive, ni de tendance à l'élimination par quelque moyen que ce soit des minorités. La seconde orientation est celle du dialogue : le dialogue est le contraire de l'identification. Il est affirmation de la différence et de la commune mesure. Les deux éléments tenus étroitement ensemble. Il convient, en effet, pour qu'une démocratie existe et pour que l'homme existe, de maintenir avec intransigeance les différenciations qui provoquent la communication, la relation. Il faut récuser toute assimilation (d'un groupe inférieur ou minoritaire à un groupe supérieur ou majoritaire) et toute adaptation (de l'individu à la société), toute globalisation (style Teilhardien). Il faut les récuser, quoi que ce soit exactement cela que l'homme moderne demande par facilité, paresse, économie — et que ce soit ce que la société présente comme souhaitable par souci d'efficacité et autodétermination. Mais convenons que si l'adaptation s'effectue, il n'y a plus de dialogue, parce qu'il n'y a plus de différence, donc plus de raison à la communication. Il restera seulement une énorme diffusion de nouvelles collectives et anonymes, sans contenu d'information, puisque tout sera fondamentalement reconnu. Mais cette volonté de maintenir les oppositions ne peut con-

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

duire justement à la volonté d'éliminer celui qui provoque la tension, au contraire; de façon concordante, c'est la recherche d'une communication qui est significative, c'est la volonté désespérée de ne pas être « étranger ». Par conséquent, c'est vivre sur la présupposition qu'une commune mesure est possible ; qu'il y a dans nos différences mêmes une possibilité de rencontre. Mais cette commune mesure n'est pas un fait de nature, n'est pas un donné tout simple. Il nous est toujours possible de la nier, de la briser. Il nous est toujours possible de redevenir l'étranger, ou, ce qui est pire, il nous est toujours possible de traiter l'autre en étranger. Le militant nazi, le militant communiste établit d'une part une identité avec ceux de son groupe(avec qui plus aucune communication vraie n'est possible) et d'autres part brise la commune mesure avec l'adversaire, qui ne peut plus être qu'éliminé. La commune mesure de ce que nous avons à nous dire (et qui rend possible la communication) de ce que nous avons à vivre en commun (et qui rend possible le travail ensemble dans la différenciation) est sans cesse à redécouvrir, sans cesse à recréer, car elle se perd vite, soit dans la généralisation (l'Humanité, la Science etc.) soit dans la banalisation. Cette quête épuisante de la commune mesure dans la différenciation est la marque même de l'homme.

Mais notre vigilance doit être attirée sur un autre point. Nous ne cesserons jamais de démontrer que notre civilisation est celle des Moyens, et par conséquent la vraie question n'est pas de l'ordre d'une dissertation sur les Fins de l'homme (ce qui est une évasion), ni sur une philosophie de la société, ni sur la subordination qui va de soi des moyens aux fins. Il nous faut renoncer aux idées généreuses et générales, aux vastes jugements, aux grandes synthèses. Il nous faut renoncer à l'idée que les moyens sont de l'ordre du particulier, du concret, de l'immédiat, et par conséquent sont de peu d'importance ou peuvent être maîtrisés facilement. Bien au contraire. Nous devons apprendre que nous vivons dans un monde caractérisé par ces trois faits :

a) La prodigieuse multiplication de nos moyens d'action nous interdit de prétendre à quelques maîtrise que ce soit sur ces moyens. Ce sont eux au contraire qui nous maîtrisent.

b) L'intensité des moyens d'action, leur présence immédiate et constante dans notre vie, leur sollicitation provoque, sans que nous le voulions ni même en soyons conscients, le primat définitif de l'action sur la pensée, la méditation, le choix le jugement.

c) Les moyens déterminent les fins en assignant les fins que l'on peut atteindre et en évacuant celles qui sont jugées irréelles parce que nos moyens n'y correspondent pas. En même temps, d'ailleurs, les moyens corrompent les fins. Nous vivons à l'opposé de la formule « les fins justifient les moyens ». Il nous faudrait comprendre que l'énormité des moyens caractérise aujourd'hui les fins que nous prétendons poursuivre. Les moyens de la guerre, nationale ou de classe, sont devenus tels que l'on ne peut plus grâce à eux espérer établir la paix, les moyens de contrainte ne permettent plus de prétendre que grâce à eux on débouchera sur la liberté. C'est exactement au niveau des moyens que se situe la différence entre démocratie et totalitarisme. Si le gouvernement multiplie les techniques d'organisation, d'action psychologique, de relations publiques, mobilise toutes les forces pour la productvité, planifie l'économie et la vie sociale, bureaucratie toutes les activités, réduit le droit à une technique de contrôle social, socialise la vie quotidienne..., il est un gouvernement totalitaire. A ce niveau, le problème des camps de concentration, de l'arbitraire policier, de la torture ne sont plus que des différences secondaires, dépendent de la plus ou moins grande habileté du gouvernement (qui peut éviter de tels scandales !), et de plus ou moins grande accélération du mouvement. La permanence d'un jugement sur les moyens de l'Etat, de l'action politique, de notre groupe, de nous mêmes devrait être le souci toujours renouvelé de notre conscience, l'objet toujours mieux considéré de notre réflexion politique.

Enfin, cette recherche de l'homme démocratique implique la mise en question de nos lieux communs, des évidences sociales admises sans discussions, des présuppositions sociologiques collectives qui nous permettent d'être d'accord au niveau le plus bas avec nos concitoyens. Ces lieux communs sont la trame idéologique fondamentale, insidieusement glissée dans notre conscience par le mouvement de fait de notre société, et destinée à la justifier et à nous y adapter sans souffrance. Ces lieux communs sont la base inconsciente sur laquelle nous construisons glorieusement nos idéologies et

This article from Res Publica is published by Eleven international publishing and made available to anonieme bezoeker

même nos doctrines (Teilhard). Il faut les traquer, les mettre à jour et contempler en eux notre vrai visage social. « L'homme est fait pour le Bonheur ». « L'homme est bon ». « Tout est matière ». « L'histoire a un sens qu'il faut suivre ». « La technique est neutre et maîtrisée par l'homme ».

Le progrès moral suit forcément le progrès matériel. La Nation est une valeur. Plus de parole, des actes. Le travail est Vertu. L'élévation du niveau de vie est un bien en soi, etc. Mille facettes de nos jugements et de notre conscience. Or, si je prétends qu'il faut attaquer le problème à ce niveau, ce n'est ni jeu d'intellectuel, ni morose critique, ni perverse auscultation en vue d'un examen de conscience.

En réalité, nous devrions comprendre que c'est exactement par ces croyances là, que la propagande nous saisit, nous convainc et nous fait agir.

L'existence de ces lieux communs en nous est la faille sociale de notre être, le point même de notre vulnérabilité. Nous pouvons être par ailleurs remarquablement intelligent, informé, soucieux de la démocratie, parés contre les influences, avoir l'esprit ouvert et libéral, être humaniste ou chrétien, cela importe peu. Dans notre relation au politique, la loi fondamentale est la loi de la résistance d'une chaîne : celle-ci n'a jamais que la résistance de son maillon le plus faible. De même pour nous : notre point le plus faible, celui par lequel passera toute la faillite politique, c'est notre adhésion fonmentale à ces lieux communs. A partir de là, aucune liberté, aucune création démocratique n'est possible.

A quoi bon prolonger ? Je sais bien quelle est la réaction du lecteur et la mienne aussi en écrivant. Il y a dans tout cela rien de bien neuf. Ce sont opinions cent fois dites et entendues. Certes. Pour moi, la question n'est pas là, mais ici : cette réponse n'est pas neuve, c'est la situation dans laquelle nous sommes situés qui est neuve.

C'est la question posée qui est neuve. Or, il se peut et je le crois, que la réponse ancienne soit encore vraie, et la seule vraie. Seulement, dans cette situation neuve, cette réponse ancienne devient nouvelle.

Essayons, en effet, de penser ce que j'écrivais non pas *sub specie anternitatis,* ni dans une permanence historique, mais par rapport au monde politique concret que nous essayons de décrire. Alors, nous serons surpris de la fulgurante étrangeté de cette vieille réponse. Réponse qui n'est pas une solution. Le tout est là. Car si la réponse est connue, a-t-elle été vécue ? et si elle n'est pas vécue, elle n'est rien. Nous sommes dans l'évolution politique présente, rigoureusement placés au pied du mur : ou bien nous vivons cela, ou bien..., Le dilemme est aujourd'hui rigoureux, comme il ne l'a jamais été. Il n'y a plus d'échappatoire possible. Mais entendons-nous bien. Je n'ai jamais affirmé que l'homme soit par nature ce que j'essayais de décrire, ni même que cet homme a existé autrefois et serait dégradé. Je prétends seulement que cet homme est possible et qu'il nous faut le vouloir. Et si ce n'est pas possible, si nous ne le voulons pas, si nous ne le réalisons pas, alors il faut cesser de parler de démocratie, et même de politique. Il faut cesser de faire semblant et de nous donner des valeurs et des vertus dont ne subsistent même pas l'apparence (par exemple la liberté). Suivons comme des choses, le cours de l'histoire et cessons de prétendre à une réflexion et à une action politique. Alors la boucle est bouclée. Nous revenons à notre commencement l'homme et le politique sont aujourd'hui rigoureusement liés l'un à l'autre. Mais cette politisation est l'image du plus grand risque et du plus grand choix de l'homme.

★